



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 5 (1997)
Guerres civiles

Françoise Thébaud

Julia Pirotte, une photographe dans la Résistance, Musée de la photographie, Charleroi, 1994 ; Sandrine SUCHON, Résistance et Liberté. Dieulefit 1940-1944, Die, éditions A Die, 1994.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Françoise Thébaud, « *Julia Pirotte, une photographe dans la Résistance, Musée de la photographie, Charleroi, 1994 ; Sandrine SUCHON, Résistance et Liberté. Dieulefit 1940-1944, Die, éditions A Die, 1994.* », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 5 | 1997, mis en ligne le 22 mars 2003. URL : <http://clio.revues.org/index427.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail
<http://clio.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index427.html>

Document généré automatiquement le 04 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Françoise Thébaud

Julia Pirotte, une photographe dans la Résistance, Musée de la photographie, Charleroi, 1994 ; Sandrine SUCHON, Résistance et Liberté. Dieulefit 1940-1944, Die, éditions A Die, 1994.

La rubrique *Clio a lu* voudrait permettre aussi à la revue de poursuivre la réflexion engagée dans les numéros thématiques précédents. Elle présente ici deux ouvrages qui témoignent de façon différente de la participation des femmes à la Résistance et veulent faire oeuvre de mémoire.

Le premier, édité par le jeune musée de la photographie de Charleroi, est un recueil de photographies de Julia Pirotte, brièvement commentées par elle-même et choisies, semble-t-il, par Jeanne Vervoort qui a découvert l'oeuvre et l'auteur en 1980 et souhaite « laisser à la postérité la trace d'une femme hors du commun qui a vécu de l'intérieur les événements que ses images décrivent ».

Fille de mineur juif polonais, militante progressiste, Julia s'exile comme son frère et sa soeur, l'un à Moscou, l'autre à Paris, pour fuir la répression. En 1935, elle épouse à Bruxelles le militant ouvrier Jean Pirotte, travaille en usine et dénonce la condition ouvrière, avant de se former au journalisme et à la photographie, à la faveur de la crise et sur les conseils de Suzanne Spaak qui lui offre un Leica. Contrainte à l'exode par la guerre qui lui prend son mari, elle arrive à Marseille, inscrite comme travailleuse volontaire pour les usines d'armement. Elle y vit pendant cinq ans d'un travail de photographe, sur une plage privée d'abord puis comme reporter de la revue *Dimanche illustré*, couverture efficace d'une activité d'agent de liaison au service de la MOI (main d'oeuvre immigrée organisée par les communistes). En août 1944, elle fait partie de la compagnie Marat des FTP-MOI et participe au soulèvement de la ville. Ses photographies de la libération et des fêtes de l'armistice sont largement utilisées par les journaux de l'époque et elle collabore à *Combattre*, *La Marseillaise* ou *Rouge Midi*. Mais son retour en Pologne, où elle couvre notamment le Congrès mondial des Intellectuels pour la paix à Wroclaw en 1948 des portraits de Picasso, d'Irène Joliot-Curie et de Dominique Desanti succèdent dans l'ouvrage à des photos de ruines ou de reconstruction la fait tomber dans l'oubli en France et en Belgique.

Pourtant, Marseille est au coeur de ses photographies de guerre, Marseille où elle réalise en 1942 le dernier portrait de sa soeur Maria, résistante de la MOI spécialisée dans le travail allemand. Le recueil, qui s'ouvre sur cette figure grave, semble d'ailleurs construit comme un hommage à cette soeur arrêtée et déportée peu après, exécutée à la prison de Breslau en 1944. Y défilent, avec une attention particulière à l'enfant, des femmes et des enfants souriants du camp de regroupement de Bompard qui ne peuvent imaginer la déportation prochaine, les quartiers populaires de Marseille et ses « gosses » des rues (ces témoignages de misère urbaine furent publiés pendant la guerre dans des revues américaines), les mineurs de Gardanne et leurs familles. Mais l'essentiel du choix de Jeanne Vervoort ou de l'activité militante photographique de Julia Pirotte, le lecteur peut s'interroger porte sur la résistance et l'insurrection d'août 1944, une résistance (celle des maquis de Venelles notamment) et une insurrection qui apparaissent ici très masculines avec des gros plans sur le combattant armé, des photos de groupes d'hommes au repos ou aux aguets, la salve d'hommage au militant tombé. Sauf exception une jeune gaulliste en conversation avec des communistes après la libération, ou en tout petit format à la fin du volume, le cortège d'enterrement de Mala Kriegel -,

les femmes photographiées pleurent ou soignent (infirmière FFI ou volontaire de la Croix Rouge), avant de participer nombreuses aux manifestations de joie de mai 1945. C'est là le paradoxe d'un livre superbe qui porte témoignage et forge en même temps une mémoire quelque peu exclusive.

Au contraire, le deuxième ouvrage témoigne, au travers de deux figures exceptionnelles, de l'engagement des femmes dans la Résistance et de la polysémie du verbe "résister" qui ne peut être réduit à l'affrontement armé. Voici d'abord Marguerite Soubeyran, protestante et communiste, fondatrice près de Dieulefit de l'école nouvelle de Beauvallon : pendant toute la guerre, elle fait de son établissement à la pédagogie libertaire un lieu d'asile pour des Allemands juifs, des enfants juifs envoyés par l'Oeuvre de secours aux enfants (OSE) et des intellectuels réfugiés comme Pierre Emmanuel, Andrée Viollis ou Emmanuel Mounier. Cette activité de sauvetage des persécutés du nazisme et de Vichy nécessite le concours de la secrétaire de mairie Jeanne Barnier qui, dès janvier 1941, accepte de désobéir et de fabriquer tous les faux papiers nécessaires. A partir de 1943, les deux femmes aident les réfractaires au STO qui constituent, toujours à l'initiative de Marguerite Soubeyran, le maquis de Montmirail bientôt engagé dans des actions de sabotage.

À l'origine mémoire de troisième année d'IEP effectué sous la direction de Pierre Bolle, *Résistance et Liberté. Dieulefit 1940-1944* tente de répondre à trois questions : comment cette bourgade de la Drôme de 3500 habitants, fief protestant (un bon tiers de la population) à sensibilité de gauche, a-t-elle réagi à l'occupation, à l'installation du régime de Vichy et aux persécutions raciales ? Comment a-t-elle pu largement échapper aux rafles (en août 1942, Marguerite Soubeyran et sa collègue Simone Monnier réussissent, avec beaucoup de détermination, à faire libérer à Lyon des enfants arrêtés à Beauvallon et ailleurs) et à la répression, tout en accueillant près de 1500 réfugiés et en se libérant prématurément quelques jours après le débarquement de Normandie ? Enfin, question fondamentale pour l'auteur qui occulte quelque peu les clivages sociaux et politiques, y a-t-il eu une différence d'attitude entre la communauté catholique et la communauté protestante ? Nuancées, les réponses qui fournissent une intéressante galerie de portraits, insistent sur l'engagement individuel des chrétiens de Dieulefit et d'hommes d'Eglise venus de l'extérieur, des protestants d'abord et surtout mais aussi de catholiques (notamment autour de l'école secondaire de la Roseraie), sur la frilosité des deux Eglises locales (bulletins paroissiaux et comptes rendus du Conseil presbytéral ont été consultés), sur « le miracle du silence » qui touche même les séduits du pétainisme, ainsi que sur l'extraordinaire activité culturelle qui se déploie alors dans ce lieu devenu cosmopolite. Trop rapidement envisagé, le passage à la résistance armée n'est par contre pas très clairement expliqué.

Je ne suis pas persuadée qu'il faille conclure, comme Sandrine Suchon, que « l'histoire de Dieulefit est avant tout l'histoire d'une mentalité, héritée d'une religion et enracinée dans un passé multiséculaire ». Je regrette aussi que la dimension de la mémoire n'ait pas été plus analysée, l'ouvrage reposant essentiellement sur les témoignages oraux d'anciens résistants ou réfugiés (cf. les nombreuses annexes) ainsi que sur les textes écrits entre 1944 (Andrée Viollis) et 1988 (Pierre Vidal-Naquet) par ceux qui, enfants ou adultes pendant la guerre, ont trouvé asile à Dieulefit. Néanmoins, le passé de Dieulefit et le courage de ses habitants méritaient amplement d'être mis au jour, tout comme ceux du Chambon sur Lignon.

Pour citer cet article

Référence électronique

Françoise Thébaud, « Julia Pirotte, une photographe dans la Résistance, Musée de la photographie, Charleroi, 1994 ; Sandrine SUCHON, *Résistance et Liberté. Dieulefit 1940-1944*, Die, éditions A Die, 1994. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 5 | 1997, mis en ligne le 22 mars 2003. URL : <http://clio.revues.org/index427.html>

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle